

Les mythes expliqués par la science

GÉRARD BOUCHARD, *Les nations savent-elles encore rêver ? Les mythes nationaux à l'ère de la mondialisation*, Montréal, Boréal, 2019, 438 pages

Joseph Yvon Thériault

Volume 14, numéro 3, été 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93568ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Thériault, J. Y. (2020). Compte rendu de [Les mythes expliqués par la science / GÉRARD BOUCHARD, *Les nations savent-elles encore rêver ? Les mythes nationaux à l'ère de la mondialisation*, Montréal, Boréal, 2019, 438 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 14(3), 27–29.

Les mythes expliqués par la science

Joseph Yvon Thériault
Sociologue

GÉRARD BOUCHARD

LES NATIONS SAVENT-ELLES ENCORE RÊVER ? LES MYTHES NATIONAUX À L'ÈRE DE LA MONDIALISATION

Montréal, Boréal, 2019, 438 pages

On ne boudera pas son plaisir. Gérard Bouchard affirmait dans ses plus jeunes années, notamment dans *Quelques arpents d'Amérique*, que pour comprendre la famille saguenéenne il fallait faire abstraction du cadre idéologico-politique du Canada français (le mythe de la survivance, l'Église, le clergé, l'idéologie agriculturaliste). «Tout ce qui concerne l'exercice du pouvoir politique sur le plan paroissial a été exclu de notre enquête¹», précisait-il. Mais voilà que le grand théoricien de l'américanité québécoise qui voyait en celle-ci «le sentiment d'une espèce de temps zéro de la vie sociale²», une sorte de rationalité capable de nous expliquer la trame de toutes les sociétés du Nouveau Monde, vient de signer deux importants ouvrages sur les mythes : *Raison et déraison du mythe. Au cœur des imaginaires collectifs* (Boréal, 2014) et *Les nations savent-elles encore rêver ? Les mythes nationaux à l'heure de la mondialisation* (Boréal, 2019). Le mythe (l'imaginaire national) est-il appelé à une nouvelle vie, après avoir été boudé par l'école moderniste ?

Il n'y a pas, précise-t-il avec raison dans *Les nations savent-elles encore rêver*, «de lien social sans fondement symbolique» (p. 15). Au-delà de la rationalité, toute société pour exister fait «nécessairement intervenir des motivations qui relèvent de l'émotion, du dépassement, de la transcendance et de la sacralité (d'origine religieuse ou non)» (p. 13-14). Les mythes sont des valeurs sacralisées au fondement de la construction d'une société particulière, bien qu'ils reposent sur des archétypes qui auraient une présence quasi universelle. L'étude du mythe, son évaluation ne relève pas d'un rapport à «la vérité ou à son exactitude, mais bien à son efficacité et sa capacité à faire progresser les valeurs qu'il véhicule». (p. 27, note 19).

On est bien parti. Le mythe comme lieu privilégié de la compréhension de ce qui fait société. L'ambition de ce dernier ouvrage est par ailleurs encyclopédique. Gérard Bouchard dit s'appuyer sur une trentaine d'études de cas : La Chine, Israël, la Turquie, la France, l'Allemagne, l'Indonésie, l'Afrique du Sud, etc. (la bibliographie en fait foi). C'est un grand ouvrage. Il réserve en plus quatre grands chapitres à des études détaillées sur l'état de santé des mythes nationaux : aux États-Unis et à l'*American Dream* ; à l'Acadie et à la crise du mythe national ; au Canada et au nouveau mythe (national) du modèle mondial, et au Québec qui aurait rêvé «trop grand». C'est là, à mon avis, le plus grand intérêt du livre ; ces quatre chapitres donnent de la chaire à théorisation bouchardienne. Nous y reviendrons. Mais avant, revenons sur l'analyse plus théorique du mythe.

UN EXCÈS DE FORME

Si Gérard Bouchard convient aujourd'hui de l'intérêt de l'imaginaire social pour comprendre l'évolution des sociétés, on peut dire qu'il n'a pour autant délaissé un certain formalisme, ou



RÊVES ET CAUCHEMARS
DES NATIONS

du moins une certaine entreprise rationaliste. Il voudrait capter les mythes par un capteur scientifique. Les chapitres théoriques de l'ouvrage, d'une grande ampleur, relèvent plus d'une cartographie des mythes que d'une véritable problématisation du rapport entre les mythes et les sociétés. Je veux dire par là qu'on a souvent l'impression que Gérard Bouchard cherche à trouver une case explicative pour toutes les nuances mythologiques nationales, parfois au détriment de la compréhension. Les mythes parfois s'agrègent, parfois s'opposent, parfois se conjuguent, parfois sont millénaires, parfois se renouvellent, parfois sont éloignés de la réalité, parfois s'y accolent. En fait, dans cette nomenclature des différentes modalités d'existence des mythes, on en vient à se demander ce qu'est, à proprement parler, un mythe, ou encore, si toute croyance quelque peu sacralisée peut être considérée comme un mythe.

La volonté d'en arriver à une typologie universelle et l'ambition encyclopédique de l'ouvrage enlèvent de la compréhension au concept. Autrement dit, l'historicité du mythe se perd dans sa catégorisation. Il ne fait pas par exemple de distinctions entre les mythes dans les sociétés prémodernes et les sociétés modernes. Certes, il faut convenir avec l'auteur, que le mythe est un élément tant des sociétés traditionnelles que des sociétés modernes. Il y a permanence du mythe dans les sociétés traversées par une rationalité réflexive (la modernité). Mais, il doit bien avoir une distinction entre des sociétés où le mythe est inscrit dans une conception essentialiste du monde (dans un dieu ou une tradition immuable) et une société où il est sujet à questionnement, et soumis au tribunal de l'histoire. Peut-on mettre sur le même pied une adhésion qui procède de la loi (le républicanisme français, le libéralisme américain) et les formes plus culturelles des mythes (l'exceptionnalisme américain ; la portée universelle de la société française, le providentialisme québécois, la Chine comme empire du Milieu) ? L'étiologie, un peu partout, des mythes nationaux que note Gérard Bouchard, et qui est probablement la grande thèse du livre, est-il un changement profond du paradigme de la politique moderne ou un simple renouvellement d'un mythe qui se mondialise ?

L'ÉTAT DES MYTHES NATIONAUX

Mais revenons à quelques éléments des études de cas de manière à mieux comprendre l'intention de l'auteur.

Le chapitre 3 s'intéresse à l'*American dream*. Le mythe américain s'est construit très tôt, dès la mise en récit du projet de société des Pèlerins du Mayflower. Il reposerait sur l'idée que

1 Gérard Bouchard, *Quelques arpents d'Amérique: population économie, famille au Saguenay, 1838-1971*, Montréal, Boréal, 1996, p. 482

2 Gérard Bouchard, «Le Québec et le Canada comme collectivités neuves. Esquisse d'étude comparée», *Recherches sociographiques*, vol. 34, nos 2-3, 1998, p. 220.



Les nations savent-elles...

suite de la page 27

l'Amérique est une terre de justice où chaque individu, par son propre travail, peut se réaliser. Sa constellation fut florissante, on la retrouve dans l'exaltation de la frontière (le nouvel homme), la destinée manifeste de l'Amérique (l'exceptionnalisme américain), l'intégration réussie des migrants (le *melting pot*) et la démocratie libérale. L'*American dream* serait aujourd'hui en déclin. Curieusement, alors qu'il soulignait que le mythe ne relève pas d'un rapport à la vérité, Bouchard s'appuie largement sur des sondages pour souligner l'effacement du mythe américain. Ainsi, « dans une large partie de la société, ce sont des comportements de décrochage social, des ruptures du lien de confiance envers les institutions et les élites, un sentiment croissant d'exclusion et d'impuissance et un délestage de grands idéaux nationaux » que l'on note, écrit Bouchard (p. 112).

Cette tendance à vérifier la validité empirique du mythe, qui revient souvent dans l'ouvrage, participe du formalisme de la pensée bouchardienne, dont nous avons parlé plus haut. Elle n'invalide pas l'idée que le mythe américain est en crise, mais elle l'empêche de chercher cette crise dans des éléments d'ensemble plus structurants (l'individualisation de la société américaine, la postethnicité, la république procédurale). Elle l'empêche aussi, je pense, de voir la permanence du mythe américain dans la politique extérieure américaine (l'Amérique comme vectrice de civilisation mondiale), dans la réaction populiste (*make America great again*, étrangement absent de l'ouvrage) ou encore, dans l'intégration des immigrants (l'Amérique demeure le lieu d'une surprenante assimilation acceptée).

Le chapitre 4 porte sur l'imaginaire acadien, un sujet que j'ai personnellement beaucoup travaillé³. Je ne puis qu'être heureux que l'on réserve dans un ouvrage de cette ampleur un chapitre à l'Acadie. Je pense effectivement qu'il y a dans le processus de mythification en Acadie des éléments importants pour comprendre la place des mythes dans la construction des imaginaires nationaux. Comme les autres études de cas (États-Unis, Canada, Québec), le travail de l'historien Gérard Bouchard est exemplaire ici. Le mythe acadien qui s'élabore dans la deuxième partie du XIX^e siècle s'inscrit dans le devoir de survivance, soit comme résistance passive, soit comme renaissance.

Depuis les années 1960, ce mythe et ses dérivés ont éclaté sous les assauts de ce que l'on a appelé la modernité. « L'ancien "grand récit" n'a pas été remplacé et il est irremplaçable. » (p. 154) L'Acadie peine dès lors à faire société. Aujourd'hui, les élites intellectuelles acadiennes sont divisées, sinon « dépressives » (p. 161), sur la place qu'ils doivent accorder à la tradition et à l'ouverture au monde. Néanmoins, Gérard Bouchard n'est pas complètement pessimiste, le mythe reste imprégné dans la conscience populaire. Une petite société sans État comme l'Acadie et sans frontières démographiques a besoin d'un mythe intégrateur. Une reformulation modernisante du mythe est toujours possible. Il se dit même surpris, lui qui insiste tant habituellement de la distinction élite/peuple, que les élites intellectuelles post-années 1960 ont peint avec tant de noirceur la période (1860-1960) où un mythe acadien unifié avait une grande efficacité.

Le chapitre 5 s'intéresse au Canada et au mythe de la nation morale. C'est le chapitre central du livre, celui qui donne une clef de compréhension à l'ouvrage. Gérard Bouchard considère peu la période historique du mythe canadien (anglais), celui, disons, qui s'appuyait sur le rejet de la démocratie américaine pour une société décente, une société d'ordre inscrite dans « une

RÊVES ET CAUCHEMARS DES NATIONS

forme supérieure de *Britishness* » (p. 177). Il réfléchit plutôt à la redéfinition du mythe canadien post-1960. C'est un mythe qui a fonctionné. Avec l'Australie, pour des raisons similaires, il est presque le seul mythe qui est florissant dans le monde actuel, si on exclut le renouveau du « Rêve chinois » qui est plus un rêve d'empire qu'un imaginaire national et des petits paradis fiscaux comme Singapour et Luxembourg (p. 335).

Le nouveau mythe canadien est une réussite grâce à son ouverture à la mondialisation. Le Canada serait une société postmoderne dont l'identité ne repose plus sur une culture fondatrice, mais sur la diversité de ses origines (multiculturalisme) et une égalité sociale distincte des États-Unis qu'on retrouve tant dans sa civilité que dans ses politiques sociales. Sur le plan mondial, le Canada voudrait s'imposer comme un modèle moral. Le Canada aurait-il inventé une forme « de nationalisme sans nation » (p. 229) ? C'est la question que soulève Gérard Bouchard en conclusion du chapitre. Il n'est néanmoins pas dupe. Le mythe canadien demeure un mythe qui camoufle beaucoup de contradictions internes, dont la non-reconnaissance de la nation québécoise et le piétinement sur la question autochtone. Il reste néanmoins que l'on peut entrevoir chez lui une certaine envie dans cette représentation d'une « nation mondialisée » (p. 225) où le récit des élites aurait pénétré les classes populaires, réalisant ainsi une sorte de culture partagée (on pourrait dire un interculturelisme, mais évidemment il n'utilise pas ce concept pour le contexte canadien).

Le chapitre six enfin s'intéresse au Québec : une petite nation qui a rêvé trop grand. On est ici dans le chapitre le plus sombre du livre. On reste étonné par la dureté des propos qu'entretient Gérard Bouchard envers le mythe québécois. Décidément, il ne porte pas son pays comme on porte un enfant⁴. Le mythe québécois est construit autour de deux axes : la survivance et la reconquête. Oubliant sa propre leçon des chapitres introductifs selon laquelle les mythes ne doivent pas s'évaluer en rapport à la vérité, il indique rapidement que la survivance serait un faux mythe. Ce mythe aurait été « une utopie autoritaire » menée par des « élites conservatrices » ayant peur des Américains, du libéralisme politique, des jouissances de la ville, des loges maçonniques, de l'offensive républicaine des Fénéens, des mœurs dépravées des retours (émigrants) d'Amérique. « L'imaginaire de la Survivance s'est construit dans une grande mesure en marge ou à l'encontre de la réalité » (p. 253). « Les clercs et leurs alliés ont rêvé trop grand et à contretemps » (p. 263). Alors que les mythes servent ailleurs à l'intégration sociale, ici, ils confirment plutôt une grande coupure entre les élites et le peuple. Nos élites ont fait « des choix sociaux néfastes » (p. 264), ont eu des « visées chimériques » (p. 263), des « rêveries échevelées » (p. 262).

Il reste le vrai mythe, celui de « la reconquête ». Il serait apparu de manière évanescence dans notre histoire. D'abord timidement, avant les Rébellions de 1837-1838, et ensuite plus fortement, au moment de la Révolution tranquille (1960-2000). On aurait alors un mythe qui galvanise la reconquête d'« une petite nation ingénieuse, dynamique et audacieuse, capable de frayer sa voie aux côtés des plus grandes » (p. 173). Un imaginaire qui, pour une fois, pénètre les masses. Mais ce fut de courte durée. Au tournant des années 2000, le mythe s'essouffle. On revient à l'idée d'une société dont l'intentionnalité serait à achever, la thèse du « désenchantement et du vide » trouve à nouveau un terrain fertile chez des intellectuels en rupture avec la modernité ou l'américanité de la population québécoise. Le mythe dérivé du Canada français

4 Je me réfère ici à une formule de Fernand Dumont dont Serge Cantin a fait le titre d'un livre, *Ce pays comme un enfant*, Montréal, L'Hexagone, 1997.

3 Je me référerai ici à mon ouvrage, Joseph Yvon Thériault, *Évangéline. Contes d'Amérique*, Montréal, Québec Amérique, 2013, dont l'analyse n'est pas incompatible avec celle proposée par Gérard Bouchard.

RÊVES ET CAUCHEMARS DES NATIONS

canadien, qui en devenant une nation mondialisée, semble pour le moment avoir établi la quadrature du cercle. Mais Bouchard croit néanmoins que les sociétés ont besoin de mythes pour assurer leur intégration, ce que sont en premiers lieux les imaginaires nationaux. Il n'hésite d'ailleurs pas à proposer le chemin que doit suivre la réécriture des mythes, à savoir «une étroite interaction entre le national et le mondial» (p. 372).

Je terminerai en revenant sur une remarque de départ. J'ai souligné comment la théorisation chez Gérard Bouchard des mythes nationaux conduisait à un excès de formalisation qui nuit, me semble-t-il, à une véritable histoire compréhensive. Une plus grande inscription des mythes dans leur parcours historique (l'historicité du mythe), au lieu de simplement en définir les multiples contours, aurait permis de mieux comprendre le déploiement des mythes dans l'histoire du monde moderne (je sais, c'est une drôle de critique faite à un historien). Je pense ici notamment à la manière dont les mythes, comme dimension expressive du collectif, se sont combinés dans l'histoire de la modernité avec la dimension rationnelle et réflexive de la démocratie. Une telle problématisation rendrait probablement le constat moins pessimiste. Les mythes doivent réapprendre à s'inscrire dans le politique, à conjuguer histoire et mémoire, à articuler la mise en récit et l'individualisation de nos sociétés. Mais, d'une certaine façon c'est ce qu'ils font depuis qu'une certaine modernité a décrété que l'imaginaire collectif était dorénavant une affaire politique. ❁

Les nations savent-elles...

suite de la page 28



réapparaît, avec «son incarnation de la soumission et de l'impuissance associées à l'imaginaire de la survivance» (p. 173).

Pourquoi cet essoufflement? Il y a peu de réponses sinon un constat. Dans l'ère de la mondialisation, la jeunesse n'a pas le même rapport au français comme vecteur d'identité et l'anglais comme ennemi, éléments historiquement associés au mythe de la survivance. Aussi, ce mythe moribond (la survivance) aurait en quelque sorte vicié notre capacité de combiner un audacieux projet d'avenir et de modernité avec une continuité pour assurer la suite d'un monde.

QUAND LES MYTHES S'ESSOUFFLENT

Il est difficile de rendre compte de la trame d'un ouvrage qui repose moins sur une thèse que sur un effort encyclopédique de rendre compte de la théorisation et de l'histoire des mythes nationaux à l'ère de la mondialisation. C'est un livre hautement instructif, impressionnant par le savoir qu'il dégage. Mais revenons à la question qui fait le titre de l'ouvrage. Les nations savent-elles encore rêver? La réponse déployée sur 400 pages est «non» et elle est convaincante. Presque partout les mythes nationaux s'effilochent. À l'exception, dira-t-on, du mythe national

**Un abonnement à L'Action nationale permet d'approfondir les
problématiques auxquelles nous sommes confrontés : des analyses
sérieuses, des dossiers inédits, un regard assumé sur les essais,
un point de vue québécois sur le monde**



Saisir la crise



Brexit et Catalogne
Les voies inconnues



Français
Reprendre l'initiative



Langue et démographie
Avis de tempête



Les régions du Québec ont un
rendez-vous avec elles-mêmes



L'identité constitutionnelle
autochtone



IPSO 1995-2020
Soutenir le combat



Immigration
Qui contrôle quoi?